

LE MENESTREL

Musiques et Aberrations littéraires

La musique se suffit à elle-même. Aujourd'hui plus que jamais cette vérité devrait apparaître. Elle est en réalité comprise par le petit nombre des gens qui, n'ayant besoin d'aucune explication, se contentent du plaisir physique ou intellectuel que leur procure l'audition d'une œuvre. On a beau dire que le besoin des commentaires est affaire de goût, je crois qu'il résulte de l'éducation; celle-ci tend actuellement à donner dès l'enfance un sens critique néfaste. L'âpre désir d'analyser toute chose détruit la vérité des impressions artistiques. Quoiqu'il en soit, l'habitude d'écrire en exploitant la ressource d'une syntaxe adaptée à la musique vient aussi de ce que beaucoup de personnes prolongent ainsi la joie que leur procure un art si fugace. La difficulté de cet exercice littéraire, joint à la capacité intellectuelle des personnes qui s'y attachent, explique la diversité des styles qui en résultent et qui, de la clarté à l'obscurité, établissent deux catégories de textes vraiment curieuses à observer.

La première catégorie seule a quelque valeur (j'insiste sur le caractère très relatif de cette valeur); elle est en effet un moyen pour le critique qui possède l'art, la faculté de juger les articles littéraires ou artistiques; faculté bien vaine souvent puisque, sous le rapport de la musique, elle tend à dissocier les éléments complexes d'un tout indivisible. La seconde, parfaitement inutile, est, de plus, néfaste; elle égare le jugement de ceux qui, n'ayant aucune idée en matière d'appréciation artistique, seraient tout disposés à se tenir sur la prudente réserve.

Les sensations courantes sont déjà difficiles à déterminer en un langage accessible; celles qui proviennent de la musique, subconscientes, sont pour ainsi dire intraduisibles sans le secours des procédés littéraires. De là la nécessité d'employer une syntaxe hybride, un verbe sans consistance qui n'a, le plus souvent, aucun rapport avec la réalité du sujet. Aujourd'hui, le courant est pris: on ne goûte plus la musique sans les inévitables explications qu'en veulent bien donner les critiques éclairés au moyen de phrases toutes faites, plus ou moins bien adaptées, et dont leurs auteurs dissimulent le sens sous le fatras d'une terminologie technique ou l'arbitraire d'un langage habilement imprécis.

En définitive, on pourrait affirmer que ces transpositions musicales dans le domaine littéraire sont impossibles (qu'elles soient techniques ou basées sur des généralités) si l'on admet avec Strawinsky que la musique est une entité « impuissante à exprimer quoi que ce soit, un sentiment, une attitude, un état psychologique, un phénomène de la nature », etc. Je me défends de professer un sentiment hostile par principe

envers les comptes rendus musicaux ou les textes littéraires indirectement inspirés par la musique: dans la masse, il existe de fort loyales critiques; mais l'abondance, en ces derniers temps, de communiqués de toute nature, dont l'ensemble forme un lot d'aberrations dont on n'a pas idée, m'incite à adopter, pour la circonstance, la pensée de Strawinsky. Bien que trop catégorique, puisqu'elle exclut du domaine musical toute idée de représentation matérielle, elle s'intègre dans notre époque par sa valeur de réaction. En la partageant, je désire prendre position moi aussi contre les déliquescentes dont on dote la musique, contre la prose indistincte et fabriquée par des vedettes de la signature, qui concourt plus que de coutume à développer le faux goût chez la plupart des gens.

L'examen des quelques spécimens ci-dessous sera édifiant d'ailleurs:

La pensée a vêtu sa chair la plus exquise, son voile de trouble et de frémissements. Et tous les plaisirs de la chair s'épurent dans la nudité de l'âme... Les pleurs de la musique sont une rosée de joie.

Ce fragment peut, à lui seul, donner une idée exacte de la pièce de laquelle il a été extrait. Il est remarquable en plus d'un point, en ce qu'il offre d'interprétations différentes: les propositions se suivent, ne s'enchaînent pas, de sorte que la dernière phrase qui, dans l'esprit de l'auteur, doit déterminer l'effet, est parfaitement plate et n'arrive même pas à se distinguer des précédentes. Quant aux métaphores, n'en parlons pas; elles sont ridicules. On ne ferait d'ailleurs pas autrement attention à cette profession de foi à semblance poétique, si elle n'était due à la plume d'une personnalité du monde des lettres. Voilà donc une première aberration littéraire en face de la musique, caractérisée d'une façon majeure par son « impuissance à exprimer quoi que ce soit ». Il convient maintenant de mentionner le très louable effort de certains critiques imbus du professorat et de la dignité du rôle qu'ils ont mission de jouer; ils rejettent l'artifice des styles à semblances, usent d'un langage correct et précis; ils tombent malheureusement souvent dans l'erreur contraire à celle qu'ils combattent et construisent des phrases parfaites qui portent en elles le poids du document comme:

...Modulation « modale » ensuite, car M. est trop indépendant, trop libre de son inspiration et de son art pour construire sur un seul mode, que ce soit celui sur lequel se sont assis trois siècles de musique et de pensée, ou un de ceux auxquels, on l'oublie trop souvent, on doit des œuvres musicales qui, trop lointaines, nous restent inconnues, faute le plus souvent de tradition écrite, mais qui, on n'en peut douter, étaient aussi riches, elles aussi, de musique et de pensée.

En toute circonstance, il faut donc de la mesure et du goût: cette faculté d'apprécier par intuition plus

que par le jeu de la culture, qui permet de déterminer les points utiles à la formation d'idées raisonnables et sensibles à la fois... Relisons les écrits de Berlioz et même de Scudo sur la musique, pour apprécier dans ce sens des modèles du genre et se convaincre de l'excellence des méthodes qu'ils employèrent pour donner à leurs observations un caractère net, suggestif et vivant.

Mais nous ne faisons qu'entrer dans le dédale des textes incertains qui ont pour but de matérialiser les effluves sonores et d'expliquer l'impondérable par une prose qui « accorde plus à l'oreille qu'au cerveau dans certaines aventureuses comparaisons » (1). On ne peut faire que de ranger comme évocatrices de notre temps les phrases dont le sens est intentionnellement diffus. Le mot nous fait découvrir la valeur précieuse que l'on donne aux objets. L'assemblage de ces mots forme un leitmotiv traînant plutôt qu'une proposition, la grammaire n'est plus toujours respectée aujourd'hui, parce que les idées saines, venant d'attentives observations, font place à des impressions désordonnées dans le genre de celle-ci :

Viens ma sœur Lumière, et pose tes doigts dorés sur les cordes de mon violoncelle. Et toi, ô mon frère Vent, mêle ta voix humide de rosée aux mouvements de mon archet. Je t'invoque, toi aussi, ma sœur Vie. Approche-toi et raconte-moi tout bas ton histoire éternelle de larmes et de sourires. O ma sœur bien-aimée au visage masqué, ô ma sœur Mort, reste debout derrière moi et ne me parle aujourd'hui, car j'ai peur de t'aimer trop.

A n'en point douter, il s'agit là d'un travail d'amateur. Cette prose hérissée de consonnes labiales, d'allitérations dans ce genre : « Je t'invoque toi aussi ma sœur Vie » est du plus mauvais effet. Le seul parti à prendre est d'excuser l'auteur de cette production originale et le rédacteur qui dut l'insérer. On ignore les raisons qui, souvent, poussent les hommes de goût à se lancer dans des entreprises douteuses sous ce rapport du goût. Dans l'exercice de la profession, il est vrai, l'intérêt prime, ce qui justifie l'octroi de certaines faveurs en échange, probablement, d'incalculables services rendus. On ne peut autrement expliquer la présence du fragment précité dans une revue très sérieuse que par le jeu d'une gratification par laquelle on rétribue avec élégance. Si l'on avait un doute, là-dessus, la fin du pastiche à la Saint-François suffirait pour nous l'enlever :

... Et vraiment je ne sais pourquoi on m'a donné ce nom lourd comme l'or massif, ce nom qui pèse sur moi comme une couronne d'un roi terrestre, ce nom que je commence à oublier tant il est loin de moi, le nom de (XXX).

Cette fin aberrante appelle le rire, comme l'exposition de certains tableaux populistes, où la naïveté des artistes du dimanche apparaît tout d'un coup et touche cependant le public, bienveillant et sensible par ailleurs au sentiment d'humilité qui émane d'œuvres conçues et réalisées dans l'indigence de tout métier. Un rédacteur eût-il sincèrement l'idée, partant de cette observation, de faire connaître à ses lecteurs les prémices d'un talent populiste caché jusque-là? Je ne le crois pas.

Ab uno disce omnes... il est curieux, partant des citations précédentes, de produire d'autres textes propres

à confirmer notre point de vue. En voici un dans lequel l'auteur ne parvient pas à dissimuler l'indigence des idées qu'on y trouve péniblement. Il emploie un style d'aspect normal pour s'engager sur le terrain dangereux des métaphores, puis a la prétention de nous montrer Paganini en capitaine de gendarmes! Après avoir fait appel à quelques détails biographiques, il tient à exprimer ses propres vues sur l'art et écrit en matière de conclusion :

Les artistes, les vrais artistes n'ont jamais qu'un seul, un vrai amour : leur art. L'art c'est l'amour; le reste ce ne sont que des amours...

Soyons justes en reconnaissant l'innocuité de ces récréations d'amateur dont on pourrait dire, à la rigueur, qu'elles sont utiles comme modèles d'un style et d'une forme types à ne jamais employer ! et profitons de cette remarque pour dire que la faiblesse du jugement, l'ignorance de l'art d'écrire et l'inaptitude à mettre bon ordre aux aspirations sentimentales sont excusables chez le critique sans prétention. Mais alors les professionnels (interprètes, critiques de métier, littérateurs) dont les exécutions ou les travaux ont justifié dans une certaine mesure la renommée qui s'attache à eux, ne devraient-ils pas en toute circonstance rejeter les licences que l'on passe aux amateurs?... Non... car il m'a été donné d'entendre, de la bouche même de ceux-là qui les auraient condamnés chez autrui, des paradoxes monumentaux qui étaient moins l'expression de convictions sincères, fort heureusement, que l'affirmation d'un genre de mauvais aloi. Le fait par exemple de déclarer six lieder de Schubert seulement audibles dénote, chez celui qui a ainsi cru émettre un avis original, un amour de la pose et de la subversion. Personne n'est dupe de cette mode; chacun la subit pourtant : notre époque, caractérisée par de brusques évolutions, avantage les invraisemblables théories qui en découlent, de sorte qu'on ne sait plus très bien aujourd'hui s'il faut ou non admirer les maîtres. L'aversion de Strawinsky pour Wagner résulte de cette incertitude, bien qu'en l'espèce il faille admettre l'originalité sincère d'un parti pris d'artiste.

Mais si l'erreur de jugement, l'ignorance voulue et puis un bâclage dosé du style sont encore excusables chez le musicien et l'homme de lettres qui ont fait leurs preuves dans d'autres domaines, ces manquements deviennent déplorables quand ils poussent le dramaturge à choisir son héros parmi les musiciens célèbres et à mutiler, pour les besoins de la cause, les chapitres de sa biographie.

Le théâtre est le moins indiqué des moyens employés jusqu'à présent pour mettre en valeur ou embellir la vie des artistes. Son objet est l'étude des types originaux, souvent imaginaires, auxquels on prête les qualités et défauts saillants nécessaires à l'action. Le mouvement et l'éclat sont la base des jeux de scène; le théâtre réclame des protagonistes agités, et nul ne l'est moins que l'artiste. Sa personne n'offre généralement aucun de ces dehors tragiques ou comiques qui sont l'apanage de tant d'autres figures. En tant qu'homme social, l'artiste est égoïste et décevant. A l'époque des pièces à thèse, on risqua pourtant de le produire dans une mise en scène des plus douteuses; le fond biographique fit place au canevas le plus fantaisiste. L'essai n'eut aucun lendemain: on ne peut oublier un quatrième acte où Beetho-

(1) Cf. Lalou, *Littérature contemporaine*.

ven s'écrie : « Je mourrai sans enfants », tandis que les neuf symphonies personnifiées par des jeunes filles répliquent au maître désolé : « Sommes-nous pas tes filles ? »

Nous ne parlerons pas des pièces qui ont été écrites depuis et dans lesquelles les auteurs se sont plus attachés aux effets dramatiques qu'à des études psychologiques. L'exemple cité plus haut suffit amplement pour que nous convenions que toute entreprise dont le but est d'idéaliser le génie est erronée et sans lendemain.

*
* *

Jusqu'à présent nous avons mentionné quelques aberrations d'hommes de lettres en face de la musique et des musiciens ; mais il y a place pour celles des musiciens eux-mêmes. A aucun moment la pensée de Strawinsky n'a été si nécessaire : « la musique est impuissante à exprimer quoi que ce soit ». Puisse-t-elle faire admettre l'inutilité des commentaires qu'on y ajoute, suivant les cas, pour corser un programme et susciter ainsi dans l'esprit des auditeurs des images qu'ils ne trouveraient pas sans le secours de cet artifice. Cette habitude, compréhensible à l'époque romantique, est ridicule aujourd'hui. L'art musical de notre temps n'est plus dominé par la mélodie sentimentale ; il est, au contraire, fonction de syntaxes opaques qui ne laissent rien aux idées littéraires. Les superfétations de mots dont Satie était si prodigue sont un exemple à produire à l'appui de notre thèse. Ne sont-elles pas autant de prétextes pour masquer l'indigence des inspirations humoristiques de l'auteur de *Socrate* ? L'abondance d'adverbes cueillis dans une gamme de préciosités, le parti pris de disposer des locutions latines n'empêchent pas qu'au point de vue musical il y a, selon moi, carence absolue. Mais l'aberration qui consiste à expliquer la musique à tout prix est aussi bien imputable aux compositeurs qu'aux interprètes.

Certains se font un plaisir, souvent, de déceler dans les œuvres parfaitement saines les thèmes qui, jusque-là, ressortissaient à la musique, et de leur donner une signification symbolique. Tel prélude de Chopin devient un drame, tel autre une épopée, tel autre encore une hallucination, et l'on trouve dans les programmes, en tête de ces œuvres les mentions suivantes :

La neige tombe, le vent hurle, la tempête fait rage, mais en mon triste cœur, l'orage est plus terrible encore.

Finis Poloniæ.

Du sang, de la volupté, de la mort.

D'autres veulent, avant toute chose, mettre en valeur les éléments de la doctrine qu'ils ont péniblement échaudée. Ils diffusent au gré des circonstances des professions de foi hasardeuses pour inviter le public à partager les quelques abstractions dont ils s'enorgueillissent. Sans le vouloir, ils poussent la musique au second plan. L'habitude aidant, ils la relèguent tout à fait et ne s'occupent plus que des programmes publicitaires, plus ou moins heureux, qui ont pour but d'asseoir leur réputation. Citons à ce propos la sublime répartie d'un rénovateur du style musical auquel quelqu'un de bon sens disait :

— Vous n'avez tout de même pas le droit d'aimer ceux qui, sans être dans vos principes, n'en jouent pas plus mal pour cela.

— Nul ne peut servir deux maîtres, répondit-il. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. (N. S. Jésus-Christ.)

Ce même rénovateur avait beaucoup de talent lorsqu'il ne prônait pas les absurdes paradoxes qui le conduisirent à récrire l'œuvre de J.-S. Bach. Selon son expression, l'auteur de la *Messe en si* « ne voyait pas au delà des barres de mesure » ; les notations étaient par ailleurs trop synthétiques : elles demandaient qu'on réalisât à nouveau la basse chiffrée !... Sa doctrine, il est vrai, était quelque peu diffuse :

Mon seul but — écrivait-il — est de nettoyer le temple et de n'y laisser vibrer que le plus pur de la vibration ; de détruire ce parasitisme venimeux qui neutralise la traversée de l'être humain par les ondes.

Il est très dommage qu'un artiste ayant une grande clairvoyance dans le domaine de l'interprétation pianistique se soit laissé aller à de telles extravagances de langage. Celles-ci eurent tôt fait de l'entraîner dans un abîme où la mystique des phrases incohérentes se confondit avec celle des idées abstruses. Chose curieuse, il en eût, vers la fin de sa vie, de véritables repentirs qu'il traduisit encore par des phrases : il stigmatisa en termes vifs la littérature autre que la sienne, celle des littérateurs qui s'occupent de critique musicale « et n'y entendent rien » :

Pour me suivre, il faut se compromettre et non agir en simple journaliste ou en critique, deux races abjectes qui vivent de ce qui est vivant. D'ailleurs, le journaliste ou le littérateur qui s'occupe de critique musicale, pour comprendre, devrait égaler.

Pour une fois, cet artiste avait mis en valeur, sous forme de devise originale, une idée très utile qui, bien comprise par tous, eût permis à la musique de redevenir « une véritable révélation de la musique absolue, de la musique sensible que la musique intelligente a détruite ».

En conclusion du rapide examen de ces quelques aberrations littéraires, disons que la musique est un art inappréciable, puisque se suffisant à elle-même. Elle n'a que faire des « suppléments » dont on la dote. Si, de tout temps, les gens ont désiré qu'on les éclaire sur le caractère et la forme d'une œuvre ancienne ou contemporaine et qu'ils ont trouvé l'Aristarque pour satisfaire leur curiosité, ils n'ont pas eu une juste idée de ce qu'ils ont cru apprécier ainsi.

En admettant que l'écrivain comprenne parfaitement l'œuvre qu'il veut commenter, il lui est difficile de trouver dans le vocabulaire usuel les mots convenables à représenter sa sensation, ou bien, s'il en trouve, ne les emploie-t-il que dans leur acception large et générale. Cela explique le nombre des malentendus et interprétations qui ont toujours existé à propos d'une œuvre nouvelle. Mais comme il y a de nos jours un élément dont il faut tenir compte, un élément capable d'unir les consciences dans l'impersonnel et le convenu, le Snobisme, laissons les littérateurs encourager le vague, accréditer les plus grossières erreurs, contribuer à développer le mauvais goût, et finalement vivre de la musique en prenant position pour ou contre l'artiste. Cela n'engage évidemment que les médiocrités dont il a été question plus haut et quelques auteurs talentueux qui, bien qu'ils sacrifient encore à des croyances, à des modes, ont tout de même cette supériorité sur les autres qu'ils savent écrire et présenter leur point de vue en ne le ridiculisant pas.

R. AUTERIVE.